

Les amitiés imaginaires

Étienne Savignac

Number 64, Spring 2016

L'amitié au temps de Facebook

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82359ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Savignac, É. (2016). Les amitiés imaginaires. *L'Inconvénient*, (64), 13–15.

LES AMITIÉS IMAGINAIRES

Étienne Savignac

On doit sans doute à l'amour, à ses méandres et à ses intranquillités, la représentation lyrique, sacrée et presque bigote qu'on se fait parfois de l'amitié. La réciprocité assurée de cette inclination est peut-être ce qui la consacre, à moins que ce ne soit le refuge inavoué qu'y trouvent les cœurs meurtris. Aristote a établi très tôt les standards élevés de cette « chose noble » ; il voyait dans la relation d'amitié qui se tisse entre deux êtres une fin en soi, un bien nécessaire pour vivre entre gens de vertu. Malgré un questionnement moral (le méchant peut-il éprouver vraiment cette accointance ?), il accorde aux hommes de peu de fortune et à la jeunesse la possibilité de l'amitié, abri pour les uns, sentinelle des premières erreurs pour les autres. Le philosophe définit en outre les conditions de l'amitié, en affirmant qu'elle est associée au bon, à l'agréable et à l'utile. Cependant, sur ce dernier point, il reconnaît la fragilité du sentiment amical, puisque celui-ci servirait alors des fins de représentation ou d'intérêt. C'est sans doute parce qu'il se doutait qu'on observerait ce manque de vertu dans les siècles qui lui succéderaient, et sûrement au-delà, qu'Aristote insiste plutôt sur la noblesse de ceux qui sont bons et accèdent à l'amitié parfaite, celle des « hommes vertueux et qui sont semblables en vertu ».

S'il est difficile d'affirmer qu'Aristote a été le premier penseur à sacrifier l'amitié entre les hommes, son influence sur la littérature laisse peu de doute, et nombreux sont les auteurs qui ont eux aussi hissé cet engagement souvent plus haut que le mérite même des hommes. On pense, bien sûr, à Montaigne et à sa relation complexante avec La Boétie, une relation d'une intensité et d'une profondeur telles qu'on finit par s'interroger sur la nature du handicap qui nous habite lorsque nous entrons en amitié. Si le philosophe peine à définir ce lien hors de toute raison, qu'on ne rencontre qu'« une fois en trois siècles » (« Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne peut s'exprimer »), il le décrit avec force et exaltation dans le chapitre XXVIII du livre I des *Essais* :

Au demeurant, ce que nous appelons ordinairement amis et amitiés, ce ne sont qu'accointances et familiarités nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent. En l'amitié de quoi je parle, elles se mêlent et confondent l'une en l'autre, d'un mélange si universel qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer, qu'en répondant : « Parce que c'était lui, parce que c'était moi. »

Ces mots, qui ont traversé les siècles jusqu'à être repris à notre époque dans des refrains de chansons populaires, traînent avec eux l'idéal d'une amitié plus grande que nature, en trahissant peut-être une certaine incontinence émotionnelle. Le philosophe dominait davantage ses sentiments envers les femmes lorsqu'il affirmait sans détours que « Vénus n'est pas autre chose non plus que le plaisir de décharger ses vases »... D'où l'interrogation de Jean Lacouture : « Cet amoureux des femmes n'aurait-il, en fin de compte, aimé qu'un homme ? » On ajoutera que la grandeur du sentiment qu'il revendique envers son célèbre ami, et la leçon qu'il prétend nous donner en matière d'amitié, perdent un peu de leur noblesse devant ce manque évident de déférence envers l'autre sexe.

C'est pourquoi on préférera à la trop parfaite et souveraine amitié de Montaigne pour La Boétie (lequel n'en demandait peut-être pas tant) l'amitié plus authentique et plus touchante de Lili et du petit Marcel dans les *Souvenirs d'enfance* de Pagnol. Exclusive, maladroite et consolante, elle a la pureté des amitiés d'enfance, même si le narrateur feint de l'amoinrir en affirmant que « les enfants ne connaissent guère la vraie amitié ». On peine d'ailleurs à le croire tant il cherche à nous attendrir en évoquant la rencontre de ces deux enfants pour qui le temps, tout d'un coup, se disloque. Leur complicité immédiate triomphe de l'ennui et se confond avec la beauté et les mystères des montagnes de Provence. L'affection entre le petit intello de la ville et l'enfant rugueux et simple des collines atteint son point culminant lorsque Marcel, parfait premier de classe, décide de parsemer de fautes d'orthographe sa réponse à Lili, parce que la lettre

qu'il avait reçue de lui en contenait tant et plus : « J'ajoutai quelques fautes d'orthographe, que je choisis parmi les siennes : les orthollans, les perdrots, batistin, la glue et le désastre. Enfin, je pris soin d'émailler mon texte de quelques majuscules inopinées. Ce travail délicat dura deux heures. » Plus humaine que l'amitié selon Aristote et moins lyrique que l'amitié selon Montaigne, l'amitié selon Pagnol demeure toutefois un idéal encore plus inaccessible, puisqu'elle n'existe que dans le monde perdu de l'enfance, et qu'on ne peut y accéder que par le souvenir.

Depuis la Grèce antique jusqu'à aujourd'hui, l'humain s'est curieusement affairé à sublimer le sentiment amiteux, comme si, tout en étant conscient de ses faiblesses ou petitesesses, il cherchait à s'assurer de ne pas être enterré sans dignité. Même avec la joue dans le vomit, l'amitié est noble et se chante : « On s'ra bien tous les deux, on r'chantera comme avant, comme quand on était beaux Jef, comme quand c'était l'temps d'avant qu'on soit poivrots. »

On pourrait argumenter, avec raison, qu'il s'agit là d'une courte et incomplète histoire littéraire de l'amitié, que la vie se déroule ailleurs que dans les livres, et que l'homme ordinaire évolue avec bien plus de simplicité. Or, l'arrivée des réseaux sociaux au cours de la dernière décennie a fait resurgir, peut-être plus fortement que jamais, le bouillonnant questionnement sur la force et l'authenticité de l'amitié. Certes, les intellectuels se sont de nouveau emparés de la

question ; mais elle intéresse tout autant les psychologues, les sociologues, les anthropologues et mon voisin, qui s'interroge avec suspicion sur la signification réelle de mes 173 « amis » Facebook. Tous sont intrigués par la multiplication presque infinie de ces nouveaux liens entre les hommes, les uns montrant optimisme et enthousiasme, les autres usant d'un esprit plus critique. La méfiance envers les réseaux sociaux et leur effet négatif sur nos relations interpersonnelles se fonde sur des observations et des arguments multiples, qui voient dans ces nouveaux outils de communication une menace à la liberté et à la grandeur des sentiments.

Pour certains, il s'agit d'une défiance envers un progrès technique ou technologique perçu comme aliénant – une pensée familière à la modernité. Lorsque Comte-Sponville raconte sa première expérience sur les réseaux sociaux, sa précipitation à y mettre fin semble témoigner d'un peu de mauvaise foi et d'une réelle résistance au changement : « Mes enfants avaient créé, sans me consulter, une page Facebook à mon intention. Dans les heures qui ont suivi, j'ai reçu trois messages de gens que je ne connaissais pas me demandant si je voulais être leur ami. Cela m'a paru une invasion insupportable et un contresens sur l'amitié. J'ai supprimé ma page aussitôt ! » Un *c'était mieux avant* qui revendique la préservation de l'authentique autant qu'il protège des angoisses de la nouveauté. D'autres ont eu le même genre de réflexe auparavant, comme Bobin à propos du simple téléphone, qui nous apparaît bien inoffensif aujourd'hui : « Par le téléphone ne passe que l'anodin ou le tragique, le bavardage indéfini ou la mort abrupte. Entre les deux, rien. » Quant à Gabrielle Roy, elle y voyait une atteinte à sa liberté et une source de tourment inutile et nuisible à son quotidien : « La servitude. C'est ça le téléphone. Il sonne : tu accours. Ou bien tu n'accours pas, mais tu te ronges les sangs de regrets ou de curiosité insatisfaite. »

Pour d'autres, la méfiance envers les réseaux sociaux ne mène pas à un rejet sans équivoque, mais à une dénonciation de la superficialité qu'ils engendrent. Ces critiques emboîtent le pas à Aristote et à Montaigne, en conférant à l'amitié vraie une majesté intouchable. Reprenant l'argument fameux de Plutarque, ils affirment que l'homme ne peut avoir que de trois à six amis véritables, que ce nombre peut doubler chez les jeunes adultes, mais que la multiplication des « amis » sur les réseaux sociaux ne peut donner lieu qu'à des relations superficielles et utilitaires, ce que les sociologues appellent des « liens faibles ». Judith Donath parle ainsi d'un « toilettage social » en comparant les interactions quotidiennes sur Facebook à l'épouillage auquel s'adonnent les grands singes pour renforcer les liens au sein du groupe et s'échanger des signaux pacificateurs. L'humain mis en réseau basculerait ainsi du statut d'homme vertueux à celui de gorille numérique. Nombreux sont ceux qui s'affairent à réduire au plus petit dénominateur commun ces nouvelles formes d'échanges, chacun usant de bons mots pour rappeler que c'est seulement quand la marmite bout que l'amitié fleurit, et que seuls le temps, l'intimité et la sueur confirment les âmes similaires. Et c'est encore le vieil Aristote qui vient achever les derniers résistants avec le terrible et définitif : « Ce n'est pas un ami celui qui est l'ami de tous. »

le port de tête librairie



à la librairie en avril 2016

[en collaboration avec Métropolis bleu]

dimanche 17 avril : hommage à **Geneviève Desrosiers**

www.leportdetete.com

514.678.9566

262, avenue du Mont-Royal Est, Montréal

Ces postures critiques envers les médias sociaux comme Facebook peuvent être tempérées non par un enthousiasme naïf, mais par une vision moins conservatrice et plus bienveillante de notre époque. D'abord, comment ne pas se réjouir devant ce fait que la modernité n'espérait plus depuis l'avènement du téléphone, soit le retour triomphant de l'écrit dans les échanges entre les humains ? Un retour pour le meilleur et certes parfois pour le pire, mais qui réintroduit dans notre quotidien, avec plus ou moins de bonheur, des relents de poésie que la parole avait étouffés. En textos ou dans des publications maladroitement visibles à tous, les émotions les plus brûlantes s'étalent désormais – avec quelques fautes de frappe et d'orthographe – dans ces nouvelles relations épistolaires d'un lyrisme que Montaigne ne saurait nier. Il est certain que ces nouveaux outils de communication doivent être domestiqués, parce qu'ils mêlent cet outil ancien qu'est l'écrit, qui n'avait souvent qu'un seul destinataire, à la technologie de réseau qui nous permet de rejoindre, chose inédite, un nombre illimité de personnes. La confusion compréhensible entre l'intime et l'espace public crée parfois des approximations relationnelles qui font le bonheur des défenseurs des liens authentiques. Dans la constitution de son réseau d'« amis » sur Facebook, l'utilisateur procède généralement par degrés d'intimité, du connu vers le moins connu. Ainsi, après avoir commencé par le socle familial (conjoint, parents, enfants, fratrie, cousinage), il y ajoutera ses amis précieux, ses amis proches, ses amis de longue date, quelques connaissances, ses ex, son coiffeur et son patron. Une faune inédite et passablement bigarrée peuplera désormais son agora numérique. Il est certain que la diversité d'un pareil auditoire et son nombre (plus de 170 personnes en moyenne par cercle d'amis) modifient considérablement les standards de communication auxquels nous étions habitués ; tandis que l'imprudent se montre maladroit et impudique, le méfiant se contraint au silence ou à la banalité. Pourtant, l'*Homo numericus* demeure humain et ses tentatives pour maîtriser les nouveaux réseaux sont souvent touchantes, ne serait-ce que par la maladresse qu'engendre forcément une prise de parole publique, émise depuis l'intimité. Chaque personne devient alors une personnalité, puisque son écho porte bien au-delà de son cercle naturel d'influence. Ainsi le moindre commentaire anodin se transforme en opération de relations publiques, souvent fort divertissante, car très peu naturelle. Ce que ne manqueront pas de nous rappeler les défenseurs de l'accolade franche et de la table à quatre chaises.

Nous pourrions continuer à dresser la liste des vices et des vertus des relations qui se nouent sur les réseaux sociaux, évoquer le bonheur des retrouvailles et l'étalage des vanités, la perte de l'intime et la force du groupe, l'expression de la solitude et le lien permanent, le temps perdu et les joies du partage. Nous pourrions débattre de la dualité entre la vie réelle et la vie numérique, ou prétendre à la continuité. Nous pourrions parler encore d'authenticité, d'histoire commune, de la nécessité de prendre le temps, de partager le repas et le chemin. Nous pourrions continuer encore longtemps, pourtant c'est bien là, sur les réseaux sociaux, que nous avons déplacé une partie importante de notre vie sociale. Et si les méfiances et les peurs resurgissent, si nous nous inquiétons autant de ces nouveaux territoires, de cette nouvelle carte du

Tendre aux frontières encore floues, c'est sans doute parce qu'en dépit d'une accélération vertigineuse du progrès, nous demeurons très fortement attachés les uns aux autres.

Serions-nous finalement restés proches d'Aristote, de Montaigne et de Pagnol ? Assurément, et nos craintes en témoignent autant que notre enthousiasme à adhérer aux réseaux sociaux. Le détournement malicieux des mots *ami* ou *j'aime* n'est qu'un stratagème d'interface dont personne finalement n'est dupe. Cependant, des plateformes comme Facebook recèlent des menaces beaucoup plus préoccupantes que celles qui nous font débattre de la profondeur de nos sentiments. En effet, elles nous invitent aussi à « aimer » des marques et des entreprises, desquelles on peut également devenir « ami ». Avec ou sans notre consentement, nos relations amicales se parent de plus en plus de publicités intrusives, qui se mettent en page de façon sournoise, de sorte qu'on distingue à peine le bon mot d'un ami cher de l'offre publicitaire d'un annonceur, que nous avons renseigné sans précaution à notre sujet, et qui sait tout de nous. Notre capacité à aimer d'amitié est probablement demeurée intacte, mais nous l'exprimons dans un nouveau territoire que nous ne contrôlons pas et où des marques de commerce qui en ont les moyens ont pour dessein de nous amener à développer pour elles un attachement aussi fort que celui qui lie les humains entre eux. Cette instrumentalisation sociale et cette marchandisation de l'amitié, voilà sans doute la vraie menace et notre prochain défi.

Devenez ami avec Étienne Savignac :

www.facebook.com/etienne.savignac ■



JOIGNEZ LE DÉLICE À L'AGRÉABLE

TAZA FLORES

APÉROS À 5\$*
ENTRE 16h ET 19h

MENU FIN DE SOIRÉE À 24\$
DÈS 22h

*en semaine

BAR
TAPAS

5375 AV. DU PARC (coin St-Viateur) 514.274.5516 TAZAFLORES.COM